

La Cause des musiciens

Entretiens et réflexions de Jérôme Bloch | Republica - 2009

Choix de la musique

Je ne suis pas vraiment allé à la musique. C'est par un chemin naturel qu'elle est venue tranquillement à moi par l'intermédiaire de ma grand-mère paternelle qui chantait, s'essayait un peu au piano. Ma tante jouait de l'accordéon, mon père jouait de la batterie avec elle, même en public les samedis soirs ! Fêtes de mariage, partage, pas vraiment classique, pas vraiment des concerts, mais une sorte d'harmonie, de plaisir et de sourires échangés. A cinq ans, mes chaussures vernies glissaient plutôt sur les parquets de bal, je chantais avec ma tante, elle me jouait les airs à la mode (période 1968-1970) – pas vraiment distingué l'accordéon à l'époque ! Mais elle savait me faire rêver en improvisant sur les airs que je lui sifflais. A la visite suivante, elle avait appris le morceau « moderne » tant convoité ! J'étais ébahi de tant de souplesse, de passion et d'amour. Sa vie n'était pas simple, l'accordéon, elle l'enserrait comme un enfant ou un amant... Amoureux de ma tante mais peut-être encore plus de son accordéon, à dix ans j'ai insisté auprès de mes parents et ai choisi bien plus tard que la musique soit intégrée totalement à ma vie. Je leur disais que plus tard, je serais musicien professionnel.

Premier choc musical

Mon premier choc musical est aussi lié à l'enfance. C'est le piano complètement désaccordé de ma grand-mère qui m'envoûtait. Dès quatre ou cinq ans, en visite chez mes grands-parents, une fois les embrassades faites, je partais m'enfermer dans le bureau bibliothèque où trônait ce fameux piano. Je tentais vainement de l'apprivoiser. J'aimais ses sons étranges, je m'amusais à les assembler et, à l'heure du dessert, je proposais « un concert » ! Je suppose que la famille était déjà désarçonnée de me voir choisir un monde d'expression musicale affleurant les quarts de ton plus proches de la musique contemporaine que de la musique classique.

L'essai autodidacte de mon père s'acharnant sur un saxophone m'a définitivement fait écarter les instruments à vent. Cela a duré quelques semaines mais a marqué mes oreilles d'enfant ! Dans la famille, je n'étais pas le seul à espérer un arrêt définitif ! Tout comme l'aversion du port d'uniforme quasi militaire quand un ami de mon père m'a proposé de faire partie de l'harmonie municipale et d'apprendre la trompette ! Les claviers m'attiraient bien plus ! Nous n'allions pas au concert et ce sont les hasards des rencontres qui ont décidé des chocs musicaux et donc des choix.

Plus grand souvenir (comme artiste)

J'ai la chance de connaître les trois fonctions : improvisateur, interprète et compositeur. L'improvisation est un art éphémère, si subjectif que ce sont plutôt des sensations de plaisir immédiat, de plénitude seul ou avec des partenaires. Celui qui me vient à l'esprit et qui restera un moment intime en osmose avec un public de mille deux cents personnes, ce sera le 7 octobre 1997 au Musée National de Belgrade juste quelques jours avant les événements qui vont embraser la Yougoslavie. J'étais en tournée AFAA (Association française d'action artistique, devenue Cultures France) avec la contrebassiste Joëlle Léandre et nous nous produisons le soir dans une des immenses salles du Musée, entretiens en direct dans les journaux télévisés nationaux, journaux nationaux, radios... Nous jouions dans un des plus grands festivals de musique classique. Avant la fermeture des portes, nous avons vu accourir des nuées de jeunes étudiants, mais aussi des moins

jeunes, le Musée était déjà complet, mais le besoin d'être au concert les faisait courir pour être à l'heure de la première note jouée ! Au fil des improvisations nous avons senti au-dessus de nous un velours nous enveloppant, nous mettant en communion avec un peuple qui nous laissait certainement ressentir l'angoisse, les craintes d'un conflit hors de leur portée, hors du contrôle de leur vie. Toute la journée, nous avons senti un « quelque chose d'impalpable » dans les rues... Petit à petit le public est venu dans notre musique ! Il y avait pris place, nous les accueillions comme des invités à soigner, dans les deux sens du terme... Ce besoin de prendre aussi nos plénitudes de musiciens, il nous le rendait avec bienveillance et chaleur ! Moment très fort lorsque j'ai joué ma pièce *Un Pays, une déchirure*, composée en 1994 à la suite d'images vues à la télévision sur les attentats meurtriers sur un marché de Sarajevo, la proposition musicale jouée à l'accordéon étant inspirée de mode de jeux musicaux des Balkans, elle ne pouvait que trouver un écho particulier, clusters et poings sur le clavier (imitant les bombes et autres inventions meurtrières), les mélodies mélancoliques, disséquées, déchiquetées... Je faisais pleurer l'accordéon, il criait et proposait l'espoir à la fin de la pièce. Aigre-douce, la pièce se terminait en suspension ! Après le concert, une dame est venue me saluer et m'a dit que cela ressemblait à leur musique et qu'elle avait été conquise par la pièce qui lui parlait bien plus que les discours ambiants ! Ce « leur », ce « notre » m'ont laissé à la fois joyeux pour le compliment et triste pour ce qu'elle entendait de « future perte » toujours liée à cette guerre qui devenait inévitable. Ce soir-là dans ma chambre d'hôtel, je n'ai pas pu dormir facilement, les sentiments se bousculant entre gaieté du travail bien fait, joie de rencontrer de si belles âmes, tristesse de les laisser le lendemain, si impuissants face à la bêtise de « l'homme des pouvoirs » jetant « l'homme des rues » dans les bras du chaos. Je pensais au rôle de médiateurs sans paroles que nous pouvions avoir, mais est-ce suffisant ?

Plus grand souvenir (comme auditeur)

Avant de poursuivre des études très approfondies à l'étranger (Conservatoire de Fribourg en Suisse, Musikhochschule de Hanovre et Conservatoire Royal de Copenhague), j'ai eu la chance d'être accompagné et conseillé en France par une amie mélomane à qui j'aimerais rendre hommage car elle fut importante dans les méandres de mes études musicales (toujours à cause de ce choix d'être accordéoniste hors musette !). Elle était issue de la famille prestigieuse des Foucauld, son nom : Geneviève de Thy.

Grâce à elle, mon éducation sonore a été très ouverte aux différents styles. Que de traversées de Paris (toujours en rires !) pour aller entendre un tel ou un tel, voir telle grande exposition, tel musée (peinture, art contemporain), faire des visites à Rome, en Autriche, en Suisse, d'autres à Pise ou Milan. A dix-sept ans, cela vous marque. Bien évidemment, si votre désir reste intact après quelques kilomètres dans les jambes ! Et arriva LA révélation musicale, larme à l'oeil, sourire d'extase ! Cela se passa lors d'un concert à l'Église des Blancs Manteaux à Paris en 1980 : *Les Leçons de Ténèbres* de François Couperin par le Deller Consort, si mon souvenir est exact. Plus tard, lors de mes études, j'ai retrouvé François Couperin dans le choix d'un mémoire à fournir pour des examens.

Les Leçons de Ténèbres synthétisent à mes oreilles la profondeur et la quintessence de l'expression musicale. L'instant de bonheur face à l'immensité de l'oeuvre et l'ode à la beauté, fût-elle sonore ! Ce temps arrêté par une solitude qui peut souvent nous envelopper. Je dirais une solitude « accompagnée », source d'une sérénité absolue et presque égoïste...

Cette oeuvre me suit partout, je la ressens comme une envie de vivre, comme un espoir face à la dureté du monde. De cette douce mélodie rejaillit la force d'un compositeur encore trop méconnu à mon sens. La pureté de sa musique permet ensuite toute autre escapade musicale vers des musiques plus contemporaines.

Public préféré

Tout musicien pourra dire : « Le public préféré est celui qui arrive à être en osmose avec le musicien ou la proposition musicale ». Mais c'est aussi le public qui va sembler plus difficile à capter dès le début d'un concert pour des raisons de répertoire, d'état avancé de fatigue, de toux incontrôlées, d'états d'agacement ou d'inconfort liés aux inévitables cliquetis de bijoux, bref des habitudes sociales parfois éloignées du principe même du concert : un moment de partage artistique, d'écoute et d'oubli de soi.

J'y suis parfois confronté par mon instrument, mais surtout par le choix du style (classique, contemporain et improvisé). De plus, l'accordéon souffre encore d'une image désuète et de préjugés tenaces. Vous ressentez vite un public et ce défi me plaît lorsque je sais que j'aurai à « travailler » davantage un tel auditoire et tenter de lui faire changer ses a priori. Une croisée de moues dubitatives plus loin et « j'entends » les habitués du classique dire : « un concert d'accordéon, vraiment ? Vous n'y pensez pas ! Avec orchestre symphonique ? En solo ? Quelle idée ! Mais c'est vulgaire, l'accordéon ! J'ai toujours détesté ! ». Les mordus de l'accordéon, eux, achèvent bien leur propre progéniture : « Et la valse musette, il sait en jouer au moins ? Il nous en fera ? Moi je n'écoute jamais cette musique barbare (sous-entendu, « contemporaine ») mais bon, il a l'air de savoir jouer ! ». Oui, ce public, vous le voyez, vous le sentez, vous le ressentez, il faut savoir se frayer un passage pour l'atteindre et lorsque certains vous attendent à la sortie de façon aimable (je précise), ce public-là devient le préféré.

Salles préférées

Pas de salle préférée en particulier, peut-être pour faire chic, oui, quelques grandes salles en Corée du Sud, par exemple, le Music Art Center : celle de la musique de chambre de... trois mille places à l'acoustique incroyable, celle aussi du National Theater de Taipei à l'acoustique de velours ou l'Opéra de Shanghai, mais les « petites » salles sont propices à un partage plus grand et aussi de paroles avec le public. Je les affectionne particulièrement.

Système idéal

Mes études à l'étranger m'ont permis de rencontrer différents types d'enseignement musical (suisse, allemand, scandinave). J'ai eu également la chance de pouvoir enseigner en Suisse et en Allemagne durant mes études et j'ai été engagé de 1991 à 1998 au Conservatoire de Musique et au Théâtre de Berne en Suisse. Lorsque j'enseignais dans une école au Nord de Hanovre en Allemagne, j'ai été agréablement surpris par un élève de six ans qui connaissait déjà croches, doubles-croches et autres utilités de solfège. Je lui ai demandé d'où il tenait cet enseignement. Presque vexé, il m'a répondu avec assurance l'apprendre à l'école plusieurs fois par semaine. Plus tard j'ai appris que les professeurs d'école devaient maîtriser un instrument de musique afin de parfaire ensuite l'éducation musicale de leurs classes. Même chose pour les Suisses et les Scandinaves.

En France, à côté de mon activité de soliste, il m'arrive d'être formateur auprès d'institutions proches de l'Éducation nationale, à destination des professeurs d'écoles, autres que musicales. Certains projets sont soutenus par la Sacem ou le fonds d'action Sacem, ou encore les associations départementales. Il est utile de le rappeler, car les professionnels ont hélas de moins en moins de moyens institutionnels pour aller parler de leur métier auprès des jeunes élèves.

Autour de cet atelier itinérant « l'atelier du compositeur », en partageant des sons qui nous entourent, nous créons des partitions graphiques, même si les enfants ne connaissent pas la musique : j'ai déjà sillonné ainsi quelques dizaines de classes de villages, de villes telles que Paris (demande de classes dites « difficiles » de préférence) ainsi que plusieurs autres pays comme l'Indonésie, l'Allemagne, la Chine ou l'Ouzbékistan.

Toujours attentif aux enseignants français depuis mon retour de l'étranger, je ne peux que constater les lacunes énormes qui ont tendance à s'élargir d'année en année, mais pour lesquels ils ne sont pas toujours responsables. Les mises en cause sont multiples : programmes chargés, utilisation des matières dites « importantes » au détriment des matières artistiques ou littéraires, recul excessif ou inexistence des matières culturelles dans les programmes, acharnement mercantile audiovisuel, d'ailleurs on parle dorénavant « d'industries culturelles ».

En France, on forme facilement et avec bienveillance l'enfant en maternelle, pour le dessin, les sons, l'approche rythmique, puis, les années passant, tout cela est délaissé au profit d'une autre éducation aux matières très cartésiennes. L'artistique devient alors très vite synonyme seulement de loisir, de divertissement et non d'aide à un autre développement des sens créatifs.

Pour tout enseignant, il est bon de savoir si son élève est suivi par un parent mélomane, amateur averti, ce qui en ferait un mélomane assurément pour la vie, si l'environnement social le permettait. Je ne pense pas uniquement aux instruments dits nobles (violon, violoncelle, piano), mais aussi aux associations d'harmonies, d'orchestres amateurs et autres réunions musicales. Le risque est de laisser s'installer un vide entre éducation et épanouissement personnel.

Et pourtant, lors de ces périples et de ces heures partagées à tenter l'impossible : réunir des sons, je vois des enfants émerveillés par leurs objets, par le rendu des sons qu'ils créent, par leurs compositions. Régulièrement les professeurs d'écoles sont ébahis de voir certains de leurs élèves les plus « à la traîne » se réveiller, manifester un goût du risque créatif, une envie soudaine de rationalité et de technicité, car il n'appartient pas qu'aux mathématiques et autres matières scientifiques, d'être rationnelles et cartésiennes : l'esprit musical regorge de données abstraites qu'il faut savoir décrypter, identifier, avaler, digérer et réinterpréter.

Je reste persuadé qu'il n'existe pas un enseignement musical idéal mais diverses possibilités d'approche qui peuvent donner aux élèves, au futurs adultes, donc, aux futurs publics aussi, le goût de l'autre, de l'ailleurs et de l'impalpable. Certains y parviennent grâce aux cours privés, aux conservatoires, mais dans l'ensemble, l'Éducation nationale devrait rendre obligatoires les matières artistiques et surtout devrait les faire enseigner par des professionnels de la musique, de l'art visuel et autres disciplines actuelles.